



HAL
open science

Nature et morale dans Le Portier des Chartreux

Colas Duflo

► **To cite this version:**

Colas Duflo. Nature et morale dans Le Portier des Chartreux. Dix-Huitième Siècle, 2017, 49, p. 439-452. 10.3917/dhs.049.0439 . hal-03905348

HAL Id: hal-03905348

<https://hal.science/hal-03905348>

Submitted on 18 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NATURE ET MORALE DANS *LE PORTIER DES CHARTREUX*

[Colas Duflo](#)

Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle | « [Dix-huitième siècle](#) »

2017/1 n° 49 | pages 439 à 452

ISSN 0070-6760

ISBN 9782707196484

DOI 10.3917/dhs.049.0439

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2017-1-page-439.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle.

© Société Française d'Étude du Dix-Huitième Siècle. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

NATURE ET MORALE DANS *LE PORTIER DES CHARTREUX*

Le roman du 18^e siècle en général est très souvent une interrogation, explicite ou indirecte, sur les normes morales. Le roman libertin en particulier, en présentant des conduites qui rompent avec les convenances et les usages ordinaires, est une forme d'expérimentation en philosophie morale, qui interroge la légitimité des conduites, la validité des normes, leurs fondements, etc. Ce questionnement se fait dans la narration même des aventures des personnages et dans la description des scènes sexuelles, mais aussi dans les discours qui les accompagnent, qu'ils soient tenus par les protagonistes ou par le narrateur. Un lieu commun se développe et va se retrouver plus ou moins argumenté dans chacun de ces textes, qui met en avant la nature comme nouvelle norme morale, au nom de laquelle contester les idées inculquées par l'éducation chrétienne, qui nous rendent malheureux et continuellement en guerre avec nous-mêmes, nos préjuges religieux combattant en nous le principe de vie qui est la voix de la nature. Comment, dans *l'Histoire de Dom B***, portier des Chartreux*, la nature est-elle mise en scène et présentée comme une norme qui vient invalider les idées morales portées par la tradition chrétienne ?

Comme le rappelle le présent dossier, le *Portier des Chartreux* est un des romans clandestins qui a eu le plus grand retentissement au 18^e siècle. Publié de manière anonyme, attribué, à juste raison comme le démontre ici même Emmanuel Boussuge, à Gervaise de Latouche il porte un lieu d'impression fictif (« à Rome, chez Philotanus »), sans indication de date, en 1740 ou 1741. On sera attentif à cet élément chronologique, qui nous rappelle qu'on est ici à l'aube de l'offensive philosophique des Lumières françaises hétérodoxes et, pour le dire de manière un peu schématique, à la charnière entre la pensée clandestine telle qu'elle pouvait circuler sous forme manuscrite depuis la deuxième moitié du 17^e siècle

et les premières publications des penseurs matérialistes (pour mémoire, Diderot, à cette date, n'a encore rien fait paraître d'important). L'écho donné à ce texte est tel qu'on peut raisonnablement penser que tous ceux qui sont intéressés par l'actualité des idées de leur temps l'ont lu : les commandes adressées aux libraires clandestins en témoignent, mais aussi le nombre des rééditions tout au long du 18^e siècle, comme le nombre de suites données à ce livre : *La Tourière des Carmélites, servant de pendant au P. de C. de Meunier de Querlon* (1745), les *Mémoires de Suzon, sœur de D.. B.... portier des chartreux, écrits par elle-même; où l'on a joint la Perle des Plans économiques ou la Chimère raisonnable*, à Londres, 1778, l'*Histoire de Marguerite, fille de Suzon, nièce de D** B******, suivie de *La Cauchoise*. Avec Figures. À Paris, de l'Imprimerie du Louvre, 1784. *Le Portier des Chartreux* est également cité dans toutes ces bibliothèques imaginaires que les romans libertins aiment à constituer (de *Thérèse philosophe* à *Juliette*), et il figurait déjà, dès 1747, dans la bibliothèque publique de l'allée des roses de la *Promenade du sceptique* de Diderot.

La nature est d'abord thématifiée narrativement avant de faire l'objet d'un discours argumentatif. C'est un principe interne qui parle, de manière immanente dans l'individu et l'instruit spontanément avant tout autre guide. Il est tel que chacun peut en faire en lui-même l'expérience. Ainsi, dès les premières pages du texte, le narrateur, le jeune Saturnin, observe les ébats de Toinette, sa mère adoptive, et du révérend père Polycarpe, procureur du couvent :

J'examinais tous leurs mouvements sans autre guide que la nature, sans autre instruction que l'exemple, et, curieux de savoir ce qui pouvait occasionner ces mouvements convulsifs du père, j'en cherchais la cause en moi-même. J'étais surpris de sentir un plaisir inconnu qui augmentait insensiblement, et devint enfin si grand que je tombai pâmé sur mon lit. La nature faisait des efforts incroyables, et toutes les parties de mon corps semblaient fournir au plaisir de celle que je caressais. [p. 358¹]

On voit bien ici la nature personnifiée, considérée comme guide intérieur (qui vient remplacer le maître intérieur augustinien)

1. Toutes nos références sont données dans l'édition d'Alain Clerval, Gervaise de Latouche, *Histoire de Dom B***, portier des Chartreux*, in *Romanciers libertins du XVIII^e siècle*, sous la dir. de Patrick Wald Lasowski, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 2000, t. I, p. 335-500.

nien, parce qu'elle est manifestement identifiée à une force corporelle), lequel doit être accompagnée de l'expérience par procuration donnée par le spectacle de la scène sexuelle (c'est pourquoi il faut d'abord qu'il y ait narrativisation : l'expérience, elle se raconte, peut et doit faire l'objet d'un récit). Ce spectacle est comme on sait un lieu commun de ce type de texte : il a une fonction d'initiation dans l'éducation du personnage principal, mais sa description soignée vise aussi à mettre le spectateur dans une position de voyeur, le narrateur servant en un sens de truchement au lecteur et la description des effets qu'il ressent en son corps étant une manière de prescrire au lecteur les effets de sa lecture, donc d'expérimenter en lui-même, par l'exemple, les efforts de la nature.

On se souviendra que le mot « nature » peut également avoir dans ce type de contexte une valeur d'euphémisme pour désigner les organes sexuels. Si bien que c'est en effet le lieu à quoi se réduit le discours des passions lorsqu'il est ramené à sa plus simple expression.

Quand on dit : Monsieur est amoureux de madame, c'est la même chose que si l'on disait : Monsieur a vu madame ; sa vue a excité des désirs dans son cœur ; il brûle d'envie de lui mettre son vit dans le con. Voilà véritablement ce que cela veut dire ; mais comme la bienséance exige qu'on ne dise pas ces choses-là on est convenu de dire : Monsieur est amoureux. [p. 361]

Bien des années plus tard, Diderot soutiendra qu'il y a toujours un peu de testicule au fond de nos sentiments les plus épurés. Ce rasoir d'Occam du discours sentimental, qui réduit la galanterie au désir charnel qui en fait le fond, est au principe de toutes les actions du roman. La sœur Monique est au parloir et rencontre Verland, qui lui dit abruptement et sans détour le désir sexuel qu'elle suscite en lui. Racontant cette anecdote à Suzon, elle souligne l'absence de politesse du discours, pour valoriser son « naturel ». Elle tire de son expérience personnelle une leçon à portée générale qui doit valoir pour tout son sexe, dans laquelle le terme « nature » sert très clairement à désigner le désir sexuel :

Nous autres femmes, nous sommes plus flattées d'un discours où la nature parle toute seule, quelque peu mesurées que soient ses expressions, que de ces galanteries fades que le cœur désavoue, et que le vent emporte. [p. 358]

Ainsi le parcours même de la narration et les récits des aventures des différents protagonistes chargent le terme « nature » d'un

certain nombre de significations qui viennent préparer la mobilisation de ce concept majeur dans les passages où le texte bascule dans un mode argumentatif à portée véridictionnelle.

Or, et c'est bien là le point décisif, le roman libertin met en scène, raconte et décrit un certain nombre d'expériences, qui ne sont pas seulement sexuelles, mais qui sont l'expérience de la confrontation entre des pratiques, des jouissances, des désirs, et des normes morales qui les condamnent. C'est en quoi, dans ces récits à ambition philosophique, la scène pornographique n'est pas seulement un divertissement proposé à la jouissance du lecteur, mais fait partie intégrante du dispositif de philosophie narrative. Elle vient montrer comment s'inscrit dans les corps la contradiction entre les idées chrétiennes sur les mœurs et les exigences des corps.

La nature, dont l'expression immanente s'inscrit dans les organes, est dès lors décrite comme un principe qui vient résoudre cette contradiction, en se substituant à l'ancienne norme dès lors invalidée comme expression de la superstition de quelques esprits malades et adversaires de la vie même. Dans ces textes qui sont pour la plupart des récits d'initiation, la question de la masturbation des jeunes gens, et surtout des jeunes filles – qui font l'objet dans la société du 18^e siècle d'une surveillance particulière –, prend un caractère topique. D'une part, le récit de la découverte spontanée de cette pratique par les personnages montre qu'elle répond à une nécessité des corps, et donc à un besoin naturel qui doit être satisfait pour l'équilibre même de l'organisme : la médecine du 18^e siècle a gardé de l'antiquité la notion de la santé comme un équilibre des fluides – il faut donc évacuer les humeurs surabondantes. D'autre part les prêtres, confesseurs et directeurs spirituels que ces romans mettent en scène condamnent l'onanisme comme un pêché, thématissant par là le désaccord entre leurs principes, leur idée de la vertu, et la nature. Si bien que la nature vient assurer une fonction de légitimation et participer à une entreprise de déculpabilisation du sexuel. Puisqu'elle donne à la fois les désirs et les moyens de les satisfaire, les uns ni les autres ne sauraient être condamnables. Elle est dès lors la garante d'une meilleure interprétation de la volonté divine que des prêtres constamment décrits comme hypocrites :

Je ne crois pas que Dieu puisse faire grand crime à une pauvre fille de chercher à se soulager quand elle est pressée ; elle ne s'est pas faite elle-même ; est-ce sa faute si elle a des désirs, si elle est amoureuse ? est-ce sa faute si elle n'a pas un mari pour la contenter ? Elle cherche à apaiser ces désirs qui la dévorent, ce feu qui la brûle, elle se sert des moyens que la nature lui donne, rien n'est moins criminel. [p. 367]

Remarquons au passage que ce discours est tenu par sœur Monique et que le roman est peut-être un des rares lieux au 18^e siècle où peut être tenu un discours au féminin sur le désir. Ce sera le cas, à plus forte raison dans les romans dont les narratrices sont des femmes (*Thérèse philosophe*, les *Mémoires de Suzon*, etc.). Même si ce sont très probablement des hommes qui sont les auteurs de ces différents textes, là n'est pas vraiment la question : il est intéressant que, dans le cadre de l'univers fictionnel, une femme s'autorise à affirmer la légitimité de son désir et de ses pratiques pour le satisfaire sans avoir à attendre la bénédiction d'une autorité masculine telle que le directeur de conscience dans la tradition chrétienne, auquel succèdent, dans un certain nombre de textes du 18^e, le philosophe (l'abbé T... de *Thérèse philosophe*) ou le médecin (Bordeu dans *Le Rêve de d'Alembert*) comme interprètes de la nature. Ici, le narrateur masculin (Saturnin) délègue à plusieurs reprises la parole à des personnages féminins qui racontent leurs expériences (ce qui permet de retrouver, au sein de l'espace monophonique du roman-mémoires, une polyphonie narrative, et donc de varier les points de vue, notamment en passant du masculin au féminin dans les récits d'expérience et d'initiation sexuelle) mais aussi tiennent un discours à portée générale – nous en donnerons un exemple plus loin.

*Dom B**** est donc un roman de formation qui suit le trajet de Saturnin depuis ses premières aventures sexuelles jusqu'au moment où il prend la plume pour récapituler son existence. La densité des développements argumentatifs suit la progression du personnage, à mesure qu'il avance vers un âge et un état où il est mieux capable de réfléchir sur lui-même et d'entendre les réflexions d'autrui. Aussi la deuxième partie est-elle beaucoup plus riche en développements philosophiques que la première. Mais la première, de ce point de vue, en thématissant narrativement les débats sur la morale et la norme naturelle a bien servi à préparer la réception par le

narrateur et, à travers lui, par le lecteur, des discours qui vont dès lors être tenus. Aussi, à l'orée de la deuxième partie, Dom B*** rappelle les deux principes qui le guident, nature et expérience, la spontanéité du corps et l'histoire qui l'instruit, qui ne sont pas pour rien les deux notions qui vont être mises en avant par les Lumières françaises et qui sont ici d'abord appliquées au champ de la pensée religieuse, politique et morale (les trois domaines étant étroitement liés).

J'entre dans une nouvelle carrière : destiné par ma naissance à augmenter le nombre de ces pourceaux sacrés, que la piété des fidèles nourrit dans l'abondance, j'avais reçu de la nature les plus belles dispositions pour cet état, et l'expérience avait déjà commencé à perfectionner ses présents. [p. 432]

Et c'est bien sur la base de ce parcours que la narration a retracé et au nom de ces deux principes dans lesquels chacun peut reconnaître sa propre nature et ses propres expériences, que le roman peut prétendre tenir un discours de vérité même s'il développe une fiction. À la suite de ce paragraphe initial, la première page de la deuxième partie de *Dom B****, qui pourtant est un texte qui ne dissimule pas son caractère romanesque (visible notamment dans le maniement de traits caractéristique du romanesque : aventures insérées, quiproquos comiques, coïncidences improbables, etc.), affirme l'exacte vérité du propos dans la dénonciation de l'hypocrisie religieuse, et revendique également la dimension réflexive du texte, avant de conclure cette introduction par une adresse au lecteur et un mot d'ordre que ne renieraient pas les grands textes des Lumières : « Je veux lever le bandeau qui vous couvrait les yeux » (p. 433). Rappelons encore une fois que Diderot écrit la *Promenade du sceptique* en 1747, qu'il ne publiera pas, dans laquelle il figure les croyants qui fréquentent l'allée des épines comme des personnages avec les yeux bandés, que les philosophes de l'allée des marronniers parviennent parfois à éclairer.

Saturnin, donc, devenu le Père Saturnin, et intégré pleinement aux membres de son ordre, est enfin prêt à écouter les révélations du Père prieur, qui sont précédées d'un avertissement sur le secret nécessaire de ces vérités réservées aux seuls moines, qui incite le narrateur à « écouter avec attention » (p. 447) ce qui est évidemment une façon de dicter indirectement au lecteur le mode de réception qui convient. Le prieur va donc révéler au Père Saturnin

l'existence d'un bordel dissimulé dans le couvent et réservé aux seuls moines. Il justifie cette institution par la nécessité de concilier les exigences de la nature humaine, qui en tant que telles ne sont pas condamnables, et celles de la société victime des idées aberrantes de la superstition religieuse.

Je ne vous crois pas de ces esprits faibles que le mot de fouterie effarouche : vous connaissez assez la nature, pour savoir que l'action de foutre est aussi naturelle à l'homme que celle de boire et de manger ; nous sommes moines, mais on ne nous coupe ni le vit ni les couilles, quand nous entrons dans le cloître : l'imbécilité de nos fondateurs et la cruauté des hommes ont voulu nous interdire une fonction aussi naturelle, elles n'ont fait qu'irriter nos désirs. Comment donc apaiser ces flammes que la nature elle-même a allumées dans notre cœur ? Fallait-il, pour exciter la compassion des fidèles, aller nous branler dans les rues et dans les carrefours, fallait-il, pour nous conformer à leurs idées tyranniques, brûler continuellement d'un feu qui ne peut s'éteindre que par la mort ? Non, autant qu'il nous a été possible, nous avons tâché de garder un milieu entre l'austérité, que la qualité de moines semble exiger de nous, et les faiblesses de la nature. Ce milieu est de donner tout à celle-ci dans l'intérieur de nos cloîtres, et le plus que nous pouvons, à l'austérité dans l'extérieur ; pour cet effet dans les couvents bien réglés, on a un certain nombre de femmes avec qui l'on trouve un soulagement contre la concupiscence que nous avons reçue d'Adam ; on va dans leurs bras oublier les déboires de la pénitence. – Vous me surprenez, lui dis-je, mon révérend père ! [p. 447]

Plusieurs éléments doivent être soulignés dans ce texte. D'abord la question du langage dans lequel doivent se dire les choses du corps : cette question traverse toute la littérature française depuis, au moins, la grande entreprise classique de polissage du langage. Elle parcourt tout le 18^e siècle, de Bayle à Sade en passant par Diderot, et entraîne évidemment des choix fondamentaux d'écriture dans le roman libertin selon qu'on choisit de nommer ou de gazer. Au nom de la vérité de la nature, l'auteur de *Dom B*^{***} prend un malin plaisir, parmi toutes les transgressions qu'il accumule dans ce texte, à bousculer les conventions classiques en matière de langage littéraire. Sur le fond, on voit bien ici comment s'exprime l'idée de nature comme norme morale. Le discours du prieur ramène le désir sexuel à l'ordre des besoins naturels, invoquant les deux exemples type du besoin naturel nécessaire selon Épicure, boire et manger. Si l'acte sexuel répond à une fonction naturelle, alors c'est bien, comme le texte y insiste, la nature elle-même, qui institue le désir, et la nécessité de le satisfaire le

rend alors parfaitement légitime. C'est la société, en produisant l'institution monastique et les règles qui la régissent, qui a mis en œuvre une politique contre nature, fondée sur des idées morales inadéquates. D'où la nécessité de la dissimulation, qui renvoie dans l'ordre des mœurs à quelque chose qui a été très souvent théorisé (et mis en pratique) dans l'ordre des idées par le libertinage érudit du 17^e siècle et sa pratique de la diffusion des idées clandestines par petits cercles d'initiés, notamment par le biais du manuscrit anonyme recopié, double doctrine, exotérique et ésotérique, qui s'accompagne d'une double pratique, visant à satisfaire extérieurement les exigences de la société et à partager dans l'intimité une sociabilité éclairée et libérée des contraintes de la religion instituée.

Quelques pages plus loin, *Dom B**** met en scène le pendant féminin de ce discours du prier. Celui-ci, en effet, justifiait la présence d'un bordel dissimulé dans le couvent au prétexte des besoins naturels de l'homme. Mais qu'en est-il des femmes de ce séraïl particulier, que les moines nomment la « piscine » ? Saturnin s'interroge sur la raison pour laquelle elles acceptent ce mode de vie, plutôt qu'une existence dans le monde. « La réflexion cependant perçait quelquefois au milieu de mes plaisirs ; toutes nos sœurs me paraissaient charmées de leur sort » (p. 458). L'une d'elle entreprend donc de lui expliquer ce singulier bonheur, dans une argumentation où les mots « nature » et « naturel » servent sans cesse d'éléments de preuve et de fondements à l'argumentation :

Le plaisir est le premier mobile de toutes les actions des hommes ; il est déguisé sous mille noms différents, suivant les différents caractères. Les femmes ont de commun avec vous tous les caractères possibles ; mais elles ont au-dessus l'impression victorieuse du plaisir de l'amour ; leurs actions les plus indifférentes, leurs pensées les plus sérieuses, naissent toutes dans cette source et portent toujours, quoique déguisées, la marque du fond d'où elles sortent. La nature nous a donnés des désirs bien plus vifs, et par conséquent bien plus difficiles à satisfaire que les vôtres. Quelques coups suffisent pour abattre un homme, et ne font que nous animer, mettons-en six ; une femme ne recule pas après douze. [p. 458]

Dès lors, la vie de plaisir dans le séraïl des moines est bien préférable, explique-t-elle, que la condition des malheureuses religieuses, en proie à des désirs jamais satisfaits, ou que celle des femmes dans la société du 18^e siècle, retenues dans leurs inclinations

amoureuses par la bienséance et obligées à supporter éternellement un mari. Si elles sont le séraïl du couvent, la réciproque est vraie : « Tous vos moines sont nos amants, le couvent est pour nous un séraïl qui se peuple tous les jours de nouveaux objets dont le nombre ne se multiplie que pour multiplier nos plaisirs [...]. Ah, père Saturnin, désabuse-toi si tu nous crois malheureuses! » (p. 460).

Ainsi, appuyée sur ces « raisons naturelles » se déploie une anthropologie des passions qui fonde le goût du plaisir dans la nature humaine et en légitime les manifestations. Mais l'auteur de *Dom B**** a le sens du passage à la limite et de la transgression – qui fait partie de la grande réussite scandaleuse de ce texte. La promotion de la nature comme norme invite à réviser en profondeur les idées relatives à la morale sexuelle. Après avoir légitimé l'onanisme et déculpabilisé la relation sexuelle, tous deux fondés dans la nécessité de satisfaire les besoins naturels, il joue avec des interdits bien plus profonds dans les mentalités du 18^e siècle que sont la sodomie, dont il fait l'éloge, et surtout l'inceste (On se rappellera les mots de l'aumônier dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* : « OROU : Qu'est-ce que tu veux dire avec tes mots fornication, inceste, adultère? L'AUMÔNIER : Des crimes, des crimes énormes pour l'un desquels l'on brûle dans mon pays² »).

Saturnin doit ses premiers émois au spectacle de l'accouplement d'une figure paternelle et d'une figure maternelle, le père Polycarpe et sa nourrice Toinette. Celle-ci, dont on ne sait pas très bien s'il la tient encore à ce moment-là pour sa mère, aura d'ailleurs son pucelage (« c'est ainsi que pour mon premier essai, je fis cocu monsieur mon père putatif, mais qu'importe? », p. 390). Dès ce moment, le texte invite le lecteur, au cas où celui-ci se serait laissé subjugué par la fiction dans la succession de scènes sexuelles que cet épisode vient conclure, à réfléchir à la scène qu'il vient de lire dans son côté scabreux :

Quelle foule de réflexions pour ces lecteurs dont le tempérament froid et glacé n'a jamais ressenti les fureurs de l'amour! Faites-les, messieurs, ces réflexions, donnez carrière à votre morale, je vous laisse le champ libre, et ne

2. Diderot, *Supplément au Voyage de Bougainville*, éd. Stéphane Pujol, dans *Contes et romans*, dir. Michel Delon, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 2004, p. 566.

veux vous dire qu'un mot : bandez aussi fort que je bandais, vous foutriez, qui ? le diable. [p. 390]

Cette indifférence du désir à son objet est mise en scène narrativement dans plusieurs péripéties romanesques de la première partie. Lors d'une nuit passée chez le curé, l'obscurité donne lieu à une série de quiproquos dont la leçon est illustrée par ce modeste distique : « Un con n'est jamais qu'un con/Quand on bande tout est bon » (p. 425). Mais l'anecdote grivoise mène à l'énoncé d'une thèse fondamentale : pour la nature, la catégorie des personnes qui entrent dans la relation sexuelle est parfaitement indifférente. D'où l'interrogation sur l'idée d'inceste, qui représente évidemment le cas limite de cette problématique.

Dans la deuxième partie, Saturnin rencontre enfin sa vraie mère, qui fait partie des heureuses pensionnaires de la « piscine » des moines. Elle lui propose immédiatement de coucher avec elle, et s'empare contre lui lorsqu'il recule devant cette action (« Est-il possible que ce soit là mon fils ? Ai-je pu mettre au monde un lâche tel que lui ? Quoi, foutre sa mère lui fait peur ? », p. 451). L'incident a pour fonction d'amener une discussion, au cours de laquelle un des moines, présenté comme « un coquin », développe dans toutes ses conséquences renversantes l'effet de la nouvelle norme naturelle sur les anciennes idées relatives à la morale sexuelle, dans un discours dont Alain Sandrier démontre dans son article pour le présent dossier tout ce qu'il doit aux *Essais sur le plaisir* d'Alexis Piron :

Pauvre sot, me dit-il, quoi ! tu es assez simple pour t'effrayer d'une action aussi indifférente ; parlons raisonnablement, dis-moi un peu : qu'est-ce que la fouterie ? La conjonction d'un homme et d'une femme : cette conjonction est ou naturelle ou défendue par la nature. Elle est naturelle, puisqu'il est vrai que les deux sexes ont dans le cœur un penchant invincible qui les porte, qui les entraîne l'un vers l'autre. Si ce penchant est dans le cœur de l'homme et de la femme indistinctement, l'intention de la nature était donc qu'on le satisfît indistinctement l'un avec l'autre, et la preuve s'en tire du livre même dicté par le Saint-Esprit. Dieu dit à nos premiers parents : « croissez et multipliez ». Ils étaient seuls : comment Dieu entendait-il que la multiplication se fit ? Adam suffisait-il tout seul pour peupler la terre ? Adam faisait des filles, il les foutait ; Ève avait des fils, ils faisaient avec elle ce que leur père faisait avec leurs sœurs ; ce qu'ils faisaient eux-mêmes quand l'occasion s'en présentait. [p. 452]

Suit toute une série d'exemples bibliques (Noé, Loth) dans lesquels l'inceste apparaît comme une conséquence logique de la situation, l'auteur ayant malicieusement enrôlé la Bible même dans sa remise en question des normes morales. La nature est puissance de vie et veut le bonheur des créatures comme leur multiplication. Ce sont les hommes qui se sont rendus malheureux en inventant des fictions contre nature et en leur donnant force de lois. Ils ont créé des crimes qui n'existent pas pour la nature.

[...] Voilà la nature dans sa première simplicité : les hommes soumis à ses lois regardaient l'obligation de les exécuter comme leur premier devoir ; mais bientôt corrompus par leurs passions, ils oublièrent la volonté de cette tendre mère ; ils ne voulurent pas rester dans l'état heureux où elle les avait placés, ils renversèrent tout, ils se forgèrent des chimères qu'ils qualifièrent de vertus et de vices : ils inventèrent des lois qui, bien loin d'augmenter le nombre de leurs prétendues vertus, n'ont fait qu'augmenter celui de leur prétendus vices : ces lois ont fait les préjugés, et ces préjugés, adoptés par les sots et sifflés par les sages, se sont fortifiés d'âge en âge. Il fallait donc que ces impertinents législateurs, en renversant les lois de la nature, refondissent les cœurs qu'elle nous avait donnés, il fallut qu'ils réglassent nos désirs, qu'ils y missent des bornes, et puisqu'ils prétendaient qu'on ne devait goûter les plaisirs de l'amour qu'avec une seule femme, et même après certaines formalités ; il fallait qu'ils restreignissent les désirs de chacun pour un seul objet, qu'ils ne fissent naître ces désirs qu'après certaines formalités, et les conservent toujours les mêmes. Ils ne l'ont pu faire : la nature, au fond de notre cœur, réclame contre leur injustice ; en un mot, la fouterie sans distinction est d'institution divine, c'est un précepte gravé par la main du Créateur, et la fouterie distincte est d'institution humaine et l'une est aussi élevée au-dessus de l'autre que le ciel l'est au-dessus de la terre. [p. 452-453]

L'énoncé d'une norme naturelle amène, par l'assimilation de la nature à l'origine, à la reconstruction d'une histoire hypothétique de l'humanité qui, en s'éloignant de la nature, se serait rendu malheureuse – selon un modèle de raisonnement qu'on retrouvera chez Rousseau comme chez Diderot. La corruption des hommes (pour des raisons qui ne sont pas ici précisées) se marque dans cette distance prise à la nature, et par la création de lois forgées qui viennent s'opposer aux lois naturelles et produisent les vices. Il y a ici un reversement de perspective : la loi n'est pas inventée pour poursuivre et punir des vices déjà existants, mais la loi invente les vices qu'elle poursuit. Elle baptise « vice » des passions naturelles et instaure ainsi une division en l'homme, soumis à des normes contradictoires, celles de la nature qui devraient faire son bonheur,

et les chimères de la superstition qui, en s'opposant aux premières, font notre malheur. L'éloignement de la nature se marque par la volonté de régler les désirs en produisant des fictions comme la monogamie ou le sacrement du mariage, et témoigne de la tentative de ces « impertinents législateurs » de changer profondément la nature même des sujets dans ce qui les constitue au plus intime (refondre les cœurs). Une telle réforme de l'humanité produit bien des effets, c'est le malheur humain, mais elle est en profondeur vouée à l'échec parce que la nature est toujours là. D'où l'énoncé renversant qui est la conséquence même de l'érection de la nature comme norme : les lois divines en matière morale ne sont pas les prétendues lois forgées par les religieux, ce sont les lois de la nature avant les institutions humaines qui les contredisent. L'institution divine doit se déchiffrer en profondeur dans les pulsions naturelles qui l'expriment. Dès lors, par un nouveau renversement paradoxal dont l'auteur de *Dom B**** a le goût, ce n'est pas le texte sacré (toujours suspect d'interpolations humaines) qui doit permettre d'énoncer les commandements divins, ce sont les préceptes gravés par la main même du Créateur dans la nature humaine qui doivent permettre de donner la seule interprétation légitime du texte biblique.

Peut-on, sans se rendre criminel, écouter l'homme préférablement à Dieu ? Non, non, et saint Paul, interprète sacré des volontés du ciel, qui connaissait toute l'étendue des devoirs de la nature, a dit : « Plutôt que de brûler, foutez, mes enfants, foutez » : il est vrai que pour ne pas choquer la faiblesse des petits génies, il met un correctif à sa pensée et se sert de l'expression : « mariez-vous » ; mais, au fond, c'est la même chose : on ne se marie que pour foutre. Ah ! que je t'en dirais bien davantage si je ne me sentais pressé de suivre le conseil de saint Paul. » On rit de la saillie du père, et déjà le ribaud se levait, et le braquemart à la main, menaçait tous les cons de la salle. [p. 453]

L'allusion malicieuse à saint Paul, et à un texte qu'on peut supposer connu des lecteurs de l'époque, est significative. Car il s'agit d'un passage dans lequel saint Paul recommande le célibat pour ceux qui sont capables de continence et, à défaut, le mariage, « car il vaut mieux se marier que brûler » (I Corinthiens 7, 8-9). Il s'agit donc bien d'une déformation du texte biblique dont la mauvaise foi vise à faire rire, par un personnage qui est présenté comme un « coquin » au début de sa tirade et comme un « ribaud » à la fin. La dissertation est ainsi délibérément mise entre parenthèses

dans sa portée véridictionnelle du fait qu'elle est placée dans la bouche d'un personnage de fiction, qui n'est d'ailleurs pas nommé autrement que par ces qualificatifs péjoratifs, et qui tient un discours dont la visée intradiégétique est bien de mettre en œuvre immédiatement cette théorie de la fouterie sans distinction et dont l'effet est de faire rire. Le fait que le rire et la mise en situation fictionnelle désamorcent ce que le propos pouvait avoir de sérieux dans la subversion, en soulignant sa dimension de passage à la limite, n'empêche pas les thèmes ainsi soulevés d'avoir une véritable portée extradiégétique, mais peut-être plus sous la forme de questions que le lecteur est obligé de se poser que de thèses auxquelles il devrait adhérer. Ces dissertations, pour comiques et fictionnelles qu'elles soient, participent à l'entreprise délibérée de subversion menée par le *Portier des chartreux* et visent, à leur place et dans leur ordre, mais en un sens au même titre que les scènes sexuelles, à produire des effets réels sur le lecteur et à le déstabiliser en rendant impossible la simple mise à distance esthétique de la lecture littéraire. Par là aussi, on peut considérer qu'il y a bien une manière assez radicale de mener une entreprise de philosophie morale narrative.

« Tout ce que la philosophie doit à ces récits obscènes ! Tout ce que le roman libertin apporte aux Lumières ! », s'exclamait Patrick Wald Lasowski dans sa préface aux *Romanciers libertins du XVIII^e*³. On le voit en effet, par sa date de publication comme par sa très importante diffusion, le *Portier des chartreux* doit avoir sa place dans l'histoire de la circulation comme de l'élaboration des idées hétérodoxes des Lumières, particulièrement concernant les questions qui touchent à la pensée morale et à la manière dont, tout au long du siècle, elle se laïcise en substituant la norme naturelle aux commandements religieux : on comprend que la question des mœurs et de la politique sexuelle tient ici une place critique.

On imagine bien que les historiens des idées des Lumières ont pu être gênés pour faire une place à ce texte dans leurs savantes reconstitutions, tant par le caractère pornographique du texte que

3. Patrick Wald Lasowski, *Romanciers libertins du XVIII^e siècle*, éd. citée, t. I, p. XXVII.

par la simplicité de son argumentation. Mais on pourrait souligner que c'est précisément cette simplicité et la force de la liaison avec la narration qui produit et soutient cette argumentation qui fait toute l'efficacité dérangeante (et réjouissante) d'un dispositif qui oblige littéralement son lecteur, en le déstabilisant, à questionner ses idées morales.

De ce point de vue, l'outrance et le passage à la limite, dans la narration comme dans les idées, est une machine narrative qui ne laisse pas le lecteur indemne et le force à s'interroger sur la constitution de ses normes morales mais également sur la possibilité de donner à la nature un rôle de fondement en la matière et sur les conséquences renversantes d'un tel déplacement. Bien des années plus tard, Diderot se souviendra de la nécessité d'élaborer de tels dispositifs textuels renversants afin de produire de tels questionnements.

Colas DUFLO
Université Paris Nanterre/CSLF/Litt&Phi